

L'homme et la nature: du mariage de raison au divorce de déraison

Autor(en): **Weibel, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **112 (1986)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-75977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'homme et la nature : du mariage de raison au divorce de déraison

par Jean-Pierre Weibel, rédacteur en chef

Après avoir cru être le maître de la nature, l'homme devrait savoir qu'il n'en est qu'une partie, certes, mais pas indispensable. Il a acquis les moyens de prouver cette dernière constatation : le stock des armes nucléaires est paraît-il suffisant pour anéantir l'humanité, mais la probabilité n'est pas exclue que certaines formes de vie puissent lui survivre. Dommage pour la science, personne ne pouvant alors plus en rendre compte...

L'inverse n'est pas vrai : l'humanité disparaîtra certainement si la nature est détruite. Nos rapports avec elle semblent devenir détestables et l'on peut tout craindre de leur dégradation. Réfléchissons à certains paradoxes qui semblent nous aveugler.

1. Santé privée et santé publique

Notre santé personnelle représente notre contact le plus direct avec la nature. Sans analyser ici l'évolution morale qui privilégie l'égoïsme (voire l'égoïsme) sous couvert d'individualisme, on est amené à constater que la santé est devenue une source majeure de préoccupation en même temps qu'elle s'améliorait spectaculairement. On a peine à accepter le prix d'une longévité accrue, de la guérison de maladies naguère incurables et du sauvetage de blessés terriblement touchés : chère voire trop chère, la santé publique présente pourtant un bulletin de victoire convaincant.

Dans le souci de préserver cette santé chèrement acquise, on tombe dans une angoisse diffuse ; les techniques modernes de surveillance des aliments, de l'air ou de l'eau semblent la justifier. Des mesures de prévention et de réduction de la pollution sont réclamées chaque jour de façon convaincante. C'est évidemment à l'Etat qu'on en appelle, lui recommandant la plus grande sévérité – les pollueurs à la caisse ! Comment pourrait-on ne pas souscrire à de telles exigences ? La prévention des accidents fait l'objet des mêmes soucis – pour autant qu'un accident ou une catastrophe nous en rappelle l'actualité. Les bilans chiffrés récapitulants les pertes à l'occasion de chaque tragédie numériquement importante (la mort d'un seul enfant est une tragédie, toutefois rarement apte à susciter l'émotion de la presse) parlent un langage sans équivoque : *il faut faire quelque chose !*

Le comportement privé détonne d'avec ces préoccupations :

- les médecins estiment qu'un quart environ des hospitalisations sont liées à l'abus d'alcool ;
- l'affirmation – assez vraisemblable – attirant sur les paquets de cigarettes l'attention sur les dangers que ces dernières présentent pour la santé semble de peu de poids face à l'envahissement de la réclame pour le tabac dans tous les domaines d'activité. Ce pourrait être l'objet d'un concours : combien de produits différents portent-ils des noms de cigarettes ? Des

exemples choisis au hasard : calculatrices de poche, vêtements, voyages organisés, radios : à vous de compléter ! ;

- notre mode de vie est trop sédentaire. Généralement à grands frais, on s'ingénie à nous faire bouger. C'est pourquoi nous pouvons, la conscience tranquille, aller tourner en rond au centre des villes pour y chercher d'hypothétiques places de parc, tranquillement assis dans nos voitures aggravant encore des valeurs de pollution déjà reconnues comme toxiques ;
- à plus de mille victimes d'accidents mortels de la route s'ajoutent chaque année des milliers de blessés graves, trop souvent condamnés à l'invalidité. Pourtant, qui éprouve la moindre crainte le faisant hésiter à se mettre au volant ou au guidon ? La peur est mauvaise conseillère, certes, et peut conduire à la plus totale paralysie. En revanche, la raison peut rappeler que l'alternative nous est souvent offerte entre divers moyens de transport ; choisir le moins dangereux n'est pas une capitulation, mais une contribution à l'allègement des coûts de la santé publique.

Qu'on ne voie aucune intention moralisatrice dans ces propos. On souhaiterait qu'ils ne fussent pas oubliés pour des considérations sociales ou économiques.

Plus d'individualisme ? Bravo, si cela signifie plus de responsabilité personnelle.

2. L'écologie sans couleurs

L'environnement (la nature, pour l'appeler par son nom) est bien trop important pour qu'on l'abandonne aux « Verts », ni du reste à quelque parti ou faction que ce soit. Il ne suffit hélas pas de proclamer que la nature est notre affaire pour que nous le comprenions, du moins pas dans le sens de responsabilité de gestion que cela comporte.

Que les forêts et les lacs scandinaves soient agressés parfois mortellement par les pluies acides, que les déserts gagnent sur des fronts encore bien plus éloignés de notre pays nous touche aussi directement et plus profondément que la mort du tilleul de Morat, à Fribourg. Ne serions-nous sensibles qu'aux symboles ?

La disparition d'espèces animales rares ou les menaces que la construction d'un barrage fait peser sur une espèce végétale quasi inconnue laissent froids la plupart d'entre nous. Ce n'est même que récemment qu'on s'est soucié, pour des Indiens du Canada, des mutations que leur déplacement et l'immersion de leurs terrains de chasse pouvaient entraîner. C'est au nom de l'amélioration des conditions matérielles de vie et en raison du développement démographique de notre planète qu'est promue l'exploitation toujours plus poussée des ressources naturelles.

S'il nous arrive de frissonner à l'évocation des extrémités où pourrait nous conduire la poursuite de l'évolution à laquelle nous assistons, ce n'est qu'un instant. Puisque nous acceptons (de moins en moins volontiers, il est vrai) la dégradation de notre cadre de vie immédiat, comment pourrions-nous nous inquiéter longtemps de ce qui se passe de l'autre côté de la planète ?

Pourtant, l'exemple des pluies acides en Scandinavie devrait nous persuader de la



globalité de l'ensemble des phénomènes naturels et nous permettre de saisir notre dépendance inéluctable à l'égard de la réduction de la forêt amazonienne, de la désertification de grandes régions africaines ou des fumées toxiques de l'Europe de l'Est. Et encore n'est-il question que de physique et de biologie: les conséquences économiques et sociales de la dégradation de notre planète ne nous épargneront pas non plus, malgré notre pathétique besoin de sécurité.

La protection de l'environnement a pâti de clivages parfaitement artificiels. Certes, si l'on a trop facilement tendance à assimiler l'écologie à la subversion, c'est bien parce que la contestation écologique a attiré et toléré des éléments troubles. Le respect de l'environnement a été jugé incompatible avec la santé de l'économie et avec le progrès technique. Le manque de discernement de nombreux combats écologiques n'a pas peu contribué à accrédi-ter cette condamnation sommaire. «Tout et son contraire»: ainsi a-t-on pu définir certains programmes des «Verts».

Il paraît que nous vivons dans une civilisation des loisirs. Toujours est-il que les occasions nous sont multipliées de reprendre nos forces loin des usines, des bureaux et des villes. Sur le chemin des loisirs, aucune route n'est trop droite, aucun avion n'est assez rapide. Qui donc s'émeut à ce moment de la construction d'une nouvelle autoroute ou demande la réduction du trafic aérien?

La confrontation avec la nature fait partie de nos loisirs, que l'on vive en plein air sur une plage lointaine ou que l'on skie à 3500 m d'altitude. Même en voulant ignorer que cette nature n'est pas seulement notre cadre de vie passager, mais celui, permanent, d'innombrables espèces aussi vivantes (et ayant le même droit de l'être) que nous, on ne saurait la réduire à des hectares de sable fin avec quelques cocotiers et à des pentes vertigineuses. Ces décors ne peuvent exister pour eux-mêmes. L'eau, présente aussi bien limpide à 28 °C que sous forme de neige, est l'image du cycle de la nature, où chaque phénomène a sa place et où

chaque vie ne fait que passer pour se transmettre. Pour avoir touché à l'équilibre, l'homme est condamné à en gérer les conditions nouvelles. Le fonctionnement planétaire de la nature interdit de se limiter à des considérations sectorielles ou locales.

La complexité des phénomènes en jeu élimine les solutions simplistes et exige des analyses scientifiques approfondies. De ce fait, savants et techniciens sont forcément concernés et leur participation est indispensable. Il faut déplorer aussi bien l'ostracisme et l'incrédulité dont ils sont l'objet que leur propre incapacité à s'ouvrir aux problèmes dépassant leurs activités et leurs spécialités. Ce ne sont pas seulement les écologistes, mais également les scientifiques qui sont susceptibles de simplifier à l'extrême.

Comment ne pas évoquer au passage le monde politique, viscéralement incapable de trancher, navigant de compromis en compromis, écartelé entre de dérisoires considérations démagogiques et le désir sincère de choisir courageusement? Un élan se manifeste parfois, des mesures sont décidées. Mais que d'exercices-alibis, propres à mécontenter tout le monde! N'oublions toutefois pas que si la démocratie est lourde, inerte, d'où un décalage entre l'évidence de la nécessité et l'application de mesures idoines, il est des formes de gouvernement où la nécessité ne peut même pas s'exprimer, l'idéologie servant à masquer les faits.

3. Les forêts: un cas-témoin

La forêt est un élément essentiel de la vie sur notre terre. Pourvoyeuse de matériaux de construction, agent énergétique non négligeable, assumant les fonctions de poumon, de filtre, de gestion du cycle de l'eau et servant de cadre tutélaire pour une infinité de formes de vie, elle contribue aussi bien à la beauté de nos paysages que de notre habitat. L'inquiétude croissante provoquée par sa dégradation en Europe se comprend aisément.

Les atteintes à la forêt sont bien réelles et ne s'accommodent pas de discussions de pourcentage de dégâts. Face à ce phéno-

mène angoissant, nous en savons trop peu sur les causes. Il était donc judicieux de mettre en route sans tarder des programmes de recherches sur les origines – assurément complexes – du mal constaté. De même, on ne pouvait en attendre les résultats pour prendre des mesures sur la base de probabilités suffisamment vraisemblables.

Il a par contre été regrettable – pour ne pas dire à fin contraire – d'attacher le grelot à des facteurs isolés. Il serait absurde de nier la lourde charge que constitue notamment pour le monde végétal le développement rapide du trafic routier. En revanche, il s'est révélé faux et psychologiquement néfaste de vouloir en faire le facteur essentiel. Trop d'observations permettent de penser qu'il existe bien d'autres causes, même naturelles, à la dégradation des forêts: la crédibilité des mesures décidées en a été ébranlée. Inversement, il était vraiment trop facile de penser qu'il suffisait de respecter les nouvelles limites de vitesse (eh oui, il y a des conducteurs qui le font!) pour avoir apporté sa pierre à l'œuvre de sauvetage des forêts tout en soulageant sa conscience.

La vie de la forêt – qui ne comprend pas que les arbres, mais tout un foisonnement de vie animale et végétale – est bien trop essentielle pour être ramenée à une discussion sur la vitesse des voitures. *Elle dépend de l'ensemble des activités humaines, tant professionnelles que de loisirs.*

Les pays riverains de la Méditerranée ont su faire taire un moment les pires dissensions pour se pencher en commun sur la santé de leur mer et sur les moyens de l'assainir (même les Albanais avaient oublié qu'ils habitaient sur une autre planète!). Bien sûr, tout ne rentrera pas dans l'ordre demain: il y a plus de 2000 ans que l'on sollicite les eaux et les rivages de la Méditerranée.

L'Europe serait-elle incapable de suivre cet exemple? Faut-il que nous crevions dans nos miasmes pour que notre continent se soucie – trop tard – de ses poumons verts?

Evidemment, il faudrait que de larges milieux cessent de considérer l'agonie des forêts comme un simple thème à la mode, voué à céder demain la une des journaux à une autre trouvaille et pas assez important pour mettre en cause nos aises. Il est urgent que certains milieux cessent de tout faire pour accrédi-ter, par leurs excès et leurs maladresses, l'hypothèse que ce phénomène n'a pas de réalité sérieuse. Si la lutte contre la dégradation des forêts devait conduire à un échec, il y aurait lieu d'être très pessimiste pour tous les autres aspects de la protection de l'environnement. Or la promotion d'un cadre vital sain fait aussi partie des efforts pour un monde meilleur, au même titre que ceux visant à l'apaisement des innombrables conflits qui endeuillent notre planète.

Jean-Pierre Weibel

